

Que répondrait-elle, plus tard, s'il l'interrogeait et voulait connaître son père ?

Lui dirait-elle la vérité, la triste et lugubre histoire de sa maternité, dérobée à tous les yeux ?

Lui dirait-elle son crime, le meurtre de Gaspard ?

Non, il n'y fallait pas songer.

Son crime la condamnait au silence ; son secret devait être éternel ; pour elle, la maternité n'aurait jamais que des souffrances, adoucies peut-être par quelques joies qu'il faudrait dissimuler bien au fond de l'âme, comme d'autres hontes, comme d'autres crimes.

Sa vie devait s'écouler auprès de l'enfant qui grandirait sans se douter de l'étroit lien de la chair qui l'unissait à cette femme.

Et elle, la sacrifiée, il lui faudrait mentir toujours et composer son visage, afin de ne pas laisser deviner à l'enfant, plus tard à l'homme, l'amour maternel, infini et divin.

Ce serait là sa destinée, son martyre.

Mais elle y était résignée.

Un jour, quand elle le jugera opportun, quand elle verra Paul en état de comprendre, de se souvenir, elle lui contera une histoire, forgée avec soin, dont tous les détails seront prévus, et Paul se croira le fils de quelque étrangère ; elle lui dira qu'il lui a été confié, à elle, en nourrice, et que sa mère l'a abandonné, qu'elle est morte, sans doute, avant d'avoir pu assurer son avenir et que jamais plus elle n'a reçu de ses nouvelles.

Elle lui dira, aussi, que sa mère avait refusé de se faire connaître et qu'elle avait laissé une forte somme d'argent, qui pendant longtemps avait fait vivre et la nourrice et le nourrisson.

Tels étaient les rêves d'Albine, telles étaient les explications qu'elle comptait donner à Paul, une fois grandi, lorsque son cœur, ayant besoin d'affection, réclamerait impérieusement sa mère.

Elle trottina longtemps aux alentours de la rue du Mont-Cenis, cherchant, chez des marchands de bric-à-bric, au meilleur marché possible, de pauvres meubles boiteux et des ustensiles de ménage.

Le soir même, elle était chez elle, harassée, courbaturée, et berçant le petit Paul sur ses bras, elle éprouvait je ne sais quel bien-être à se retrouver enfin seule, loin de l'étourdissement de la foule, de ce bruit énorme de la grande ville dont sa tête était emplie, ainsi que d'une ivresse.

Dans sa chambre, un grand calme : on eût dit l'isolement complet, en pleine campagne.

Le ciel était bleu, piqué d'étoiles. On était au mois de juin ; la journée avait été étouffante ; par la lucarne, entrouverte, entrait un peu de fraîcheur.

Malgré sa fatigue, Albine resta longtemps assise sur le bord de son lit, rêveuse, préoccupée.

Pendant ses courses dans Paris, elle ne s'était pas appartenue.

Elle venait de reprendre possession d'elle-même.

Sa première sensation fut celle d'un immense soulagement. Puis, l'effroyable cohue de Paris passant tout à coup devant ses yeux, elle sentit combien elle était seule, plus isolée cent fois au milieu de la foule que si

elle eût habité un désert, — elle entrevit des déboires, des angoisses, la misère peut-être, — la misère pour l'enfant ! — elle eut peur, eut un grand frisson de froid, et baisant le front du petit avec une ardeur inaccoutumée, pleura.

Cependant, la nuit, — une nuit calme et qui répara les fatigues de la journée, — lui rendit un peu de courage en ranimant ses forces.

Le lendemain, la concierge se chargea du petit Paul, comme la veille, et indiqua à la jeune fille, sur sa demande, des bureaux de placement situés dans le quartier.

Elle s'y rendit sans perdre de temps, car elle sentait combien rapidement devait fondre en cette ville où tout se paye, les trois ou quatre cents francs que son champ lui avait donnés.

On prit son nom, son adresse, on lui fit déposer une petite somme et on la pria d'attendre l'avis du bureau.

Par bonheur, l'attente ne fut pas longue.

Elle fut placée, au bout de quelques jours, chez une lingère de la rue Clichy où elle gagna, tout de suite, deux francs cinquante centimes par jours.

Et ses journées étaient de douze heures ; elle entrait à l'atelier à sept heures du matin ; elle en sortait à sept heures du soir.

A midi, pourtant, madame Clinchard, la maîtresse, accordait trois quarts d'heure, et, madame Clinchard aimant fort l'exacritude, il était au su de toutes que l'ouvrière en retard était impitoyablement renvoyée.

Albine fut employée à de grosses besognes.

Elle était pourtant assez habile à tous les travaux de couture ; mais il s'en trouvait là de plus habiles, de plus anciennes surtout, lesquelles accaparaient les travaux délicats, bien payées, celles-là, gagnant jusqu'à dix francs par jour et ne risquant pas de mourir de faim.

Certes, Albine ne se plaignit pas ; même elle se trouva heureuse.

Du reste, elle n'eut le temps ni de réfléchir, ni de s'apitoyer sur le sort qu'on lui faisait ; elle fut prise, ainsi que par un engrenage, par la roue sans cesse en mouvement des besoins renaissant sans cesse.

Et puis, tout de suite, une fièvre s'empara d'elle.

Habitée aux travaux de la campagne, à respirer le grand et bon air, à sentir les parfums forestiers, à se brûler le teint au soleil vivifiant, elle se trouva soudain pareille à une fleur, transplantée en pleine coulée de la sève, mise à l'ombre, et s'étiola.

L'atelier de madame Clinchard était situé au rez-de-chaussée, sur une cour étroite, humide, malsaine, la cour de l'escalier de service, sur laquelle ouvraient d'étroites fenêtres, et où semblaient s'accrocher le long des murailles les fades, fortes et écœurantes odeurs des cuisines.

Ce n'était, cette cour, qu'un long boyau duquel dégringolaient les eaux sales et où s'étaient des torchons lourds de graisse, sur les appuis des fenêtres.